

Les livres roses

# LE CHEVAL ENCHANTÉ

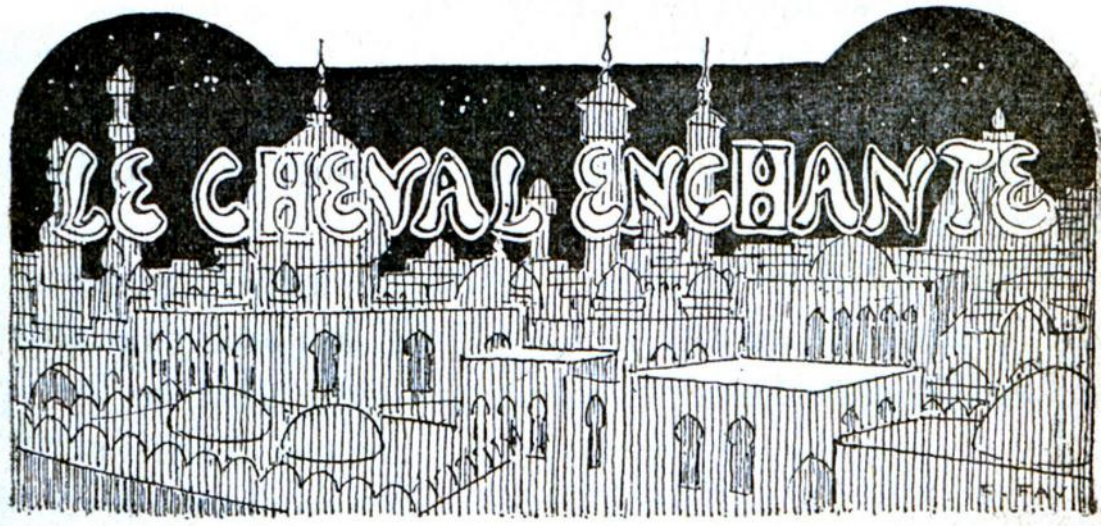
Conte des mille et une nuits

(adapté pour les enfants)



Illustrateur : Fernand Fau

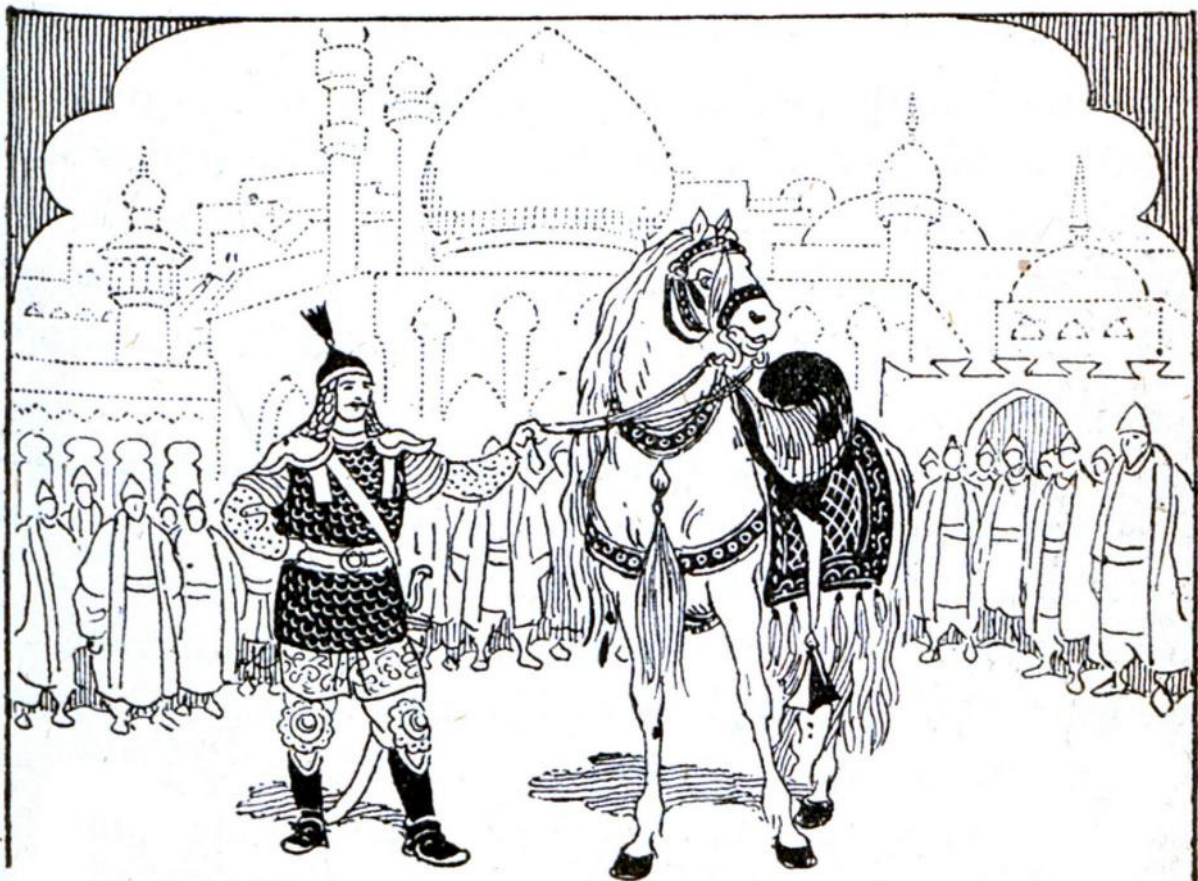
Mise en forme : Cyrille Largillier



Le Nevroux, c'est-à-dire le nouveau jour, était autrefois une fête solennelle dans toute l'étendue de la Perse.

Sans parler des grandes villes, il n'y avait ni bourg, ni village, ni hameau où elle ne fût célébrée avec des réjouissances extraordinaires ; mais celles qui se faisaient à la cour les surpassaient toutes infiniment par la variété des spectacles nouveaux qui attiraient les étrangers des États voisins, et par les libéralités du roi envers ceux que leurs inventions et leur habileté mettaient au premier rang.

Dans une de ces fêtes, après que les plus adroits et les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étaient rendus à Schiraz, eurent donné au roi et à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, et que le roi leur eut fait ses largesses, un Indien parut au pied du trône royal, en faisant avancer un cheval sellé, bridé et richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un cheval véritable.



L'Indien se prosterna devant le trône, et quand il se fut relevé :

« Sire, dit-il en montrant le cheval au roi, quoique je me présente le dernier devant Votre Majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que, dans ce jour de fête, elle n'a rien vu d'aussi merveilleux et d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de lever les yeux.

— Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art et l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance du naturel ; mais un autre ouvrier pourrait en faire un semblable, qui le surpasserait même en perfection.

— Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paraît à l'extérieur, que j'ai dessein de présenter mon cheval à Votre Majesté comme une merveille ; c'est par l'usage que j'en sais faire, et que tout homme comme moi peut en faire par le secret que je lui communiquerai. Quand je le monte, en quelque endroit de la terre, si éloigné soit-il, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très peu de temps. »

Le roi de Perse était curieux de tout ce qui tenait du merveilleux. Comme il n'avait jamais rien vu d'aussi extraordinaire, il dit à l'Indien que l'expérience seule qu'il venait de lui proposer pouvait le convaincre de la supériorité de son cheval.

L'Indien mit aussitôt le pied dans l'étrier, monta sur son cheval avec une grande légèreté, et quand il se fut bien assuré sur la selle, il demanda au roi où il lui plaisait de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz il y avait une haute montagne qu'on découvrait de la grande place où le roi de Perse se trouvait, au milieu de tout le peuple qui s'y était rendu.

« Vois-tu cette montagne ? dit le roi en la montrant à l'Indien ; c'est là que je souhaite que tu ailles. La distance n'est pas longue, mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller et pour revenir. Et comme il n'est pas possible de te suivre des yeux jusque-là, j'entends que tu m'apportes, pour marque certaine que tu y seras allé, une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne. »

À peine le roi de Perse eut-il déclaré sa volonté par ces paroles, que l'Indien tourna une cheville placée un peu au défaut du cou du cheval. Dans l'instant, le cheval quitta la terre et partit comme un éclair, enlevant le cavalier si haut qu'en peu de moments les yeux les plus perçants le perdirent de vue, à la grande admiration du roi et de ses courtisans, et aux cris d'étonnement de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avait pas un quart d'heure que l'Indien était parti, quand on l'aperçut au haut de l'air, qui revenait la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place, où il fit plusieurs caracoles, aux acclamations de joie du peuple qui applaudissait, jusqu'à ce qu'il vînt se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il était parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre et, s'approchant du trône, il se prosterna et il posa la palme aux pieds du roi.

Le roi de Perse, qui fut témoin, avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inouï que l'Indien venait de lui donner, conçut en même temps une forte envie de posséder le cheval ; et comme il se persuadait qu'il n'éprouverait pas de difficultés à traiter avec l'Indien, il le regardait déjà comme la pièce la plus précieuse de son trésor.



« À juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien, je ne comprenais pas qu'il eût la valeur que tu viens de me faire constater. Je te remercie de m'avoir désabusé ; et, pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt à l'acheter s'il est à vendre.

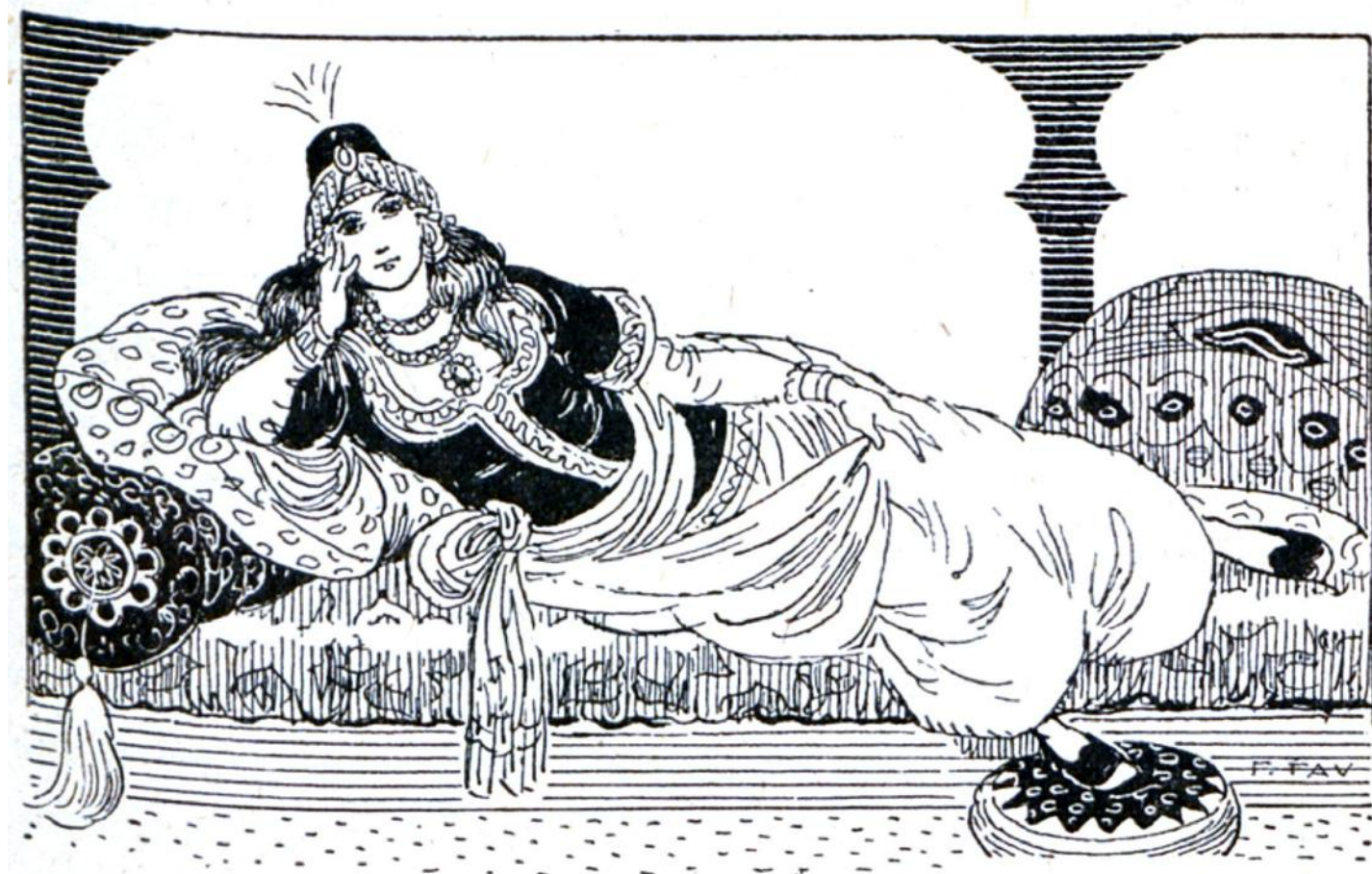
— Sire, reprit l'Indien, je n'ai pas douté que Votre Majesté rendrait justice à mon cheval, dès que je lui aurais fait connaître ses mérites. J'avais même prévu qu'elle ne se contenterait pas de l'admirer, mais qu'elle désirerait en devenir possesseur. De mon côté, quoique j'en connaisse le prix, je n'y suis pas si attaché que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de Votre Majesté. Mais je dois vous faire connaître la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains. Votre Majesté saura donc que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda ; et en même temps il exigea de moi que je ne le vendrais pas, et que, si j'avais à lui donner un autre possesseur, ce serait par un échange tel que je le jugerais à propos. »

L'Indien voulait poursuivre ; mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompt :

« Je suis prêt, repartit-il, à t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, qu'il est rempli de grandes villes puissantes, riches et peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de posséder en pleine puissance et souveraineté pour le reste de tes jours. »

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour, mais il était fort au-dessous de ce que l'Indien s'était proposé. Il avait des vues beaucoup plus élevées, et répondit au roi :

« Sire, je suis infiniment obligé à Votre Majesté de l'offre qu'elle me fait, et je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix. »



Les courtisans qui environnaient le roi ne purent s'empêcher de rire à la demande extravagante de l'Indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, et héritier présomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation.

Le roi pensa tout autrement, et il crut qu'il pouvait sacrifier la princesse de Perse à l'Indien pour satisfaire sa curiosité. Il balançait néanmoins avant de se déterminer à prendre ce parti.

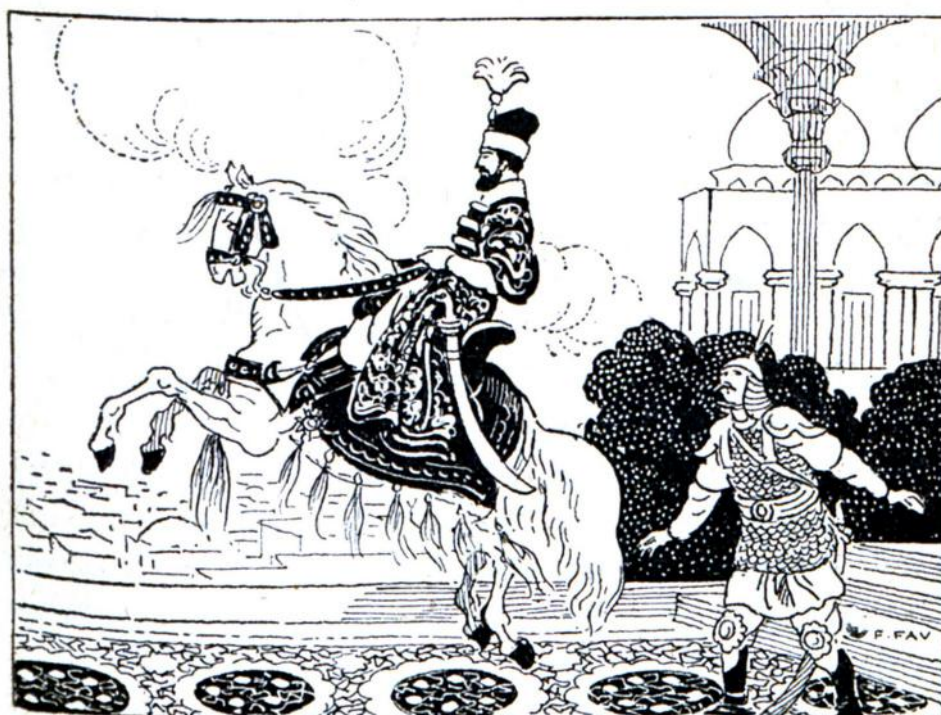
Le prince Firouz Schah, qui vit que le roi son père hésitait sur la réponse, qu'il devait faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandait. Il le prévint donc en ces termes :

« Sire, que Votre Majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien, et qu'elle lui laisse l'espoir d'entrer dans l'alliance d'un des plus puissants monarques de la terre. Je la supplie de considérer ce qu'elle se doit, non seulement à elle-même, mais aussi à son rang et à la haute noblesse de ses aïeux.

— Mon fils, reprit le roi, je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour conserver l'éclat de votre naissance, mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval. L'Indien peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, et je serais au désespoir si un autre monarque pouvait se vanter de m'avoir surpassé en générosité et de m'avoir privé de la gloire de posséder ce que je considère comme la chose la plus singulière et la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consente à lui accorder sa demande ; mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je serais bien aise que vous examiniez le cheval et que vous en lassiez l'essai vous-même, afin de me donner votre avis. »

L'Indien crut entrevoir, dans le discours qu'il venait d'entendre, que le roi de Perse n'était pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance ; aussi, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna-t-il de la joie, et, pour marquer qu'il y consentait avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, et l'avertit ensuite de ce qu'il fallait faire pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'Indien ; et il n'eut pas plus tôt le pied dans l'étrier que, sans attendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avait vu tourner lorsqu'il l'avait monté. Le cheval s'enleva alors avec la vitesse d'une flèche et, en peu de moments, on le perdit de vue.



L'Indien, alarmé de ce qui venait d'arriver, se prosterna devant le trône :

« Sire, dit-il, Votre Majesté elle-même a vu que le prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Il n'avait pas besoin de moi pour partir et s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avais à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière et pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Aussi, la grâce que je demande à Votre Majesté, c'est de ne pas me rendre responsable de ce qui pourra lui arriver. »

Le discours de l'Indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où était le prince son fils était inévitable, s'il était vrai qu'il y eût un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisait partir et s'élever en l'air.

« Sire, dit l'Indien, il y a lieu d'espérer que le prince, dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, et que, lorsqu'il l'aura tournée, le cheval cessera aussitôt de s'élever et descendra du côté de la terre.

— Quoi qu'il en soit, répliqua le roi, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain et sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. »

Il commanda aussitôt qu'on l'enfermât dans une prison étroite ; après quoi il se retira dans son palais, extrêmement affligé de ce que la fête du Nevroux, si solennelle en Perse, se fût terminée d'une manière si triste pour lui et pour sa cour.

Le prince Firouz Schah, cependant, fut enlevé dans l'air avec rapidité, et, en moins d'une heure, il se vit si haut qu'il ne distinguait plus rien sur la terre. Ce fut alors qu'il songea à revenir au lieu d'où il était parti. Pour réussir, il s'imagina qu'en tournant la même cheville à contresens, il réussirait ; mais son étonnement fut extrême quand il vit que le cheval l'enlevait toujours avec la même rapidité. S'étant recueilli en lui-même avec tout le bon sens dont il était capable, et ayant examiné la tête et le cou du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville, plus petite et moins apparente que la première. Il la tourna et remarqua qu'il descendait rapidement vers la terre ; mais le soleil s'étant couché en peu de temps, il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit, incapable de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité.

Le cheval s'arrêta et se posa. Il était plus de minuit. Le prince descendit, et se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique. Il vit un escalier par où on y montait du palais et dont la porte était entrouverte.

Il descendit sans bruit et vit la porte d'une grande salle où il y avait de la lumière. Le prince s'arrêta et, en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que le ronflement de gens qui dormaient profondément. Il avança un peu dans la salle et vit que ceux qui dormaient étaient des esclaves noirs, chacun avec le sabre nu près de lui. Il comprit par là que c'était la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princesse : il se trouva que c'était celui d'une princesse.

Il attendit son réveil et demanda à être introduit auprès d'elle.





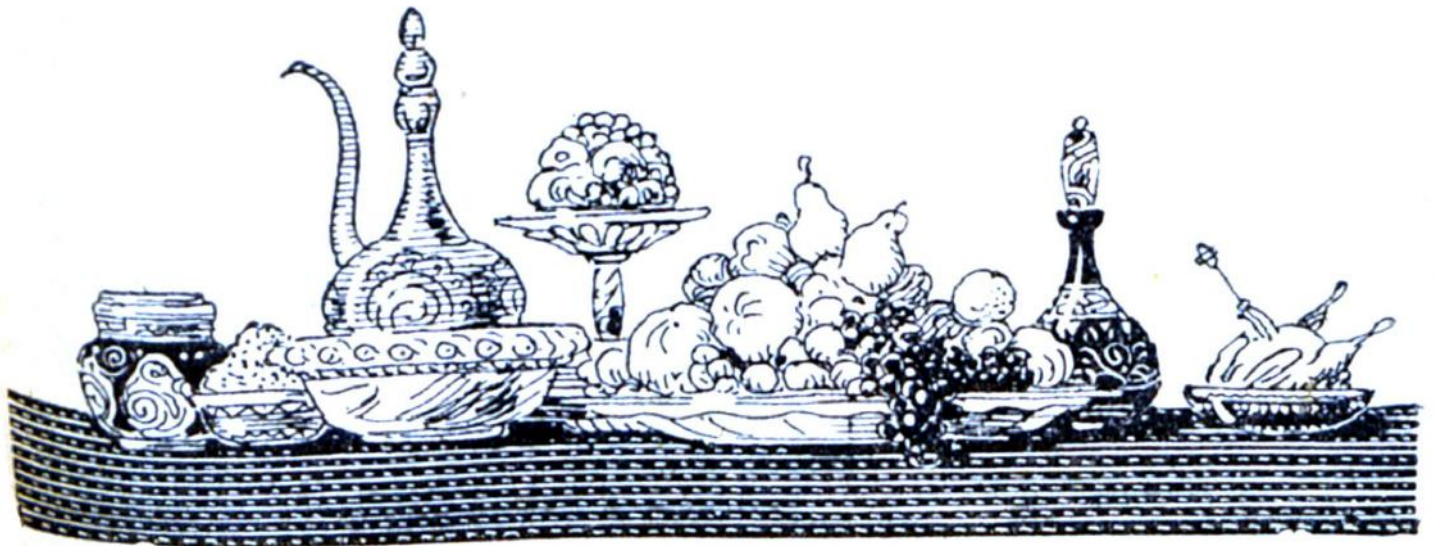
« Respectable princesse, lui dit-il, par une aventure la plus extraordinaire et la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du roi de Perse, qui se trouvait hier près du roi son père, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, et qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu, où il est en danger de périr, si vous n'avez la bonté de l'assister de votre secours et de votre protection. Je l'implore, cette protection, avec la confiance que vous ne me la refuserez pas. »

La princesse à qui le prince Firouz Schah s'était adressé était la princesse de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avait fait bâtir ce palais, peu éloigné de la capitale, où elle venait souvent se reposer.

« Prince, lui répondit-elle, rassurez-vous ; vous n'êtes pas dans un pays barbare : l'hospitalité, l'humanité et la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. La protection que vous, me demandez vous est acquise non seulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume ; vous pouvez m'en croire et vous fier à ma parole. Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de la Perse, et par quel enchantement vous avez pu pénétrer dans mon palais, comme il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de repos et de nourriture, j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin, et donner ordre à mes femmes de vous loger dans une des chambres du palais, de vous y bien traiter, et de vous y laisser reposer jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité. »



Les femmes de la princesse emmenèrent le prince, lui apportèrent un grand nombre de mets, et, quand il fut bien réconforté, le laissèrent en liberté pour se coucher.



Le lendemain, le prince, parfaitement remis de son voyage pénible, se présenta devant la princesse, impatiente d'entendre le récit de ses merveilleuses aventures. Il commença son discours par la fête solennelle du Nevroux puis en vint au cheval enchanté, dont il fit la description, et à la prétention insensée de l'Indien qui avait demandé pour prix de son cheval la main de la fille du roi de Perse. Il termina par sa descente, au milieu des ténèbres de la nuit, au palais de la princesse :

« Le reste, ajouta-t-il, vous le savez aussi bien que moi. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté et de votre générosité, et vous supplier de me marquer de quelle manière je puis reconnaître un si grand bienfait. »

La princesse, touchée de ces paroles, invita le prince à demeurer quelque temps dans son palais pour se reposer de ses aventures extraordinaires :

« Princesse, répondit-il, j'accepterais volontiers l'offre obligeante que vous me faites, si l'inquiétude où le roi doit être de mon éloignement ne m'en empêchait absolument. Je le connais, et pendant que j'ai le bonheur d'être auprès de la plus aimable des princesses, Je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles et qu'il a perdu l'espérance de me revoir. J'espère que vous saurez comprendre que je ne puis sans ingratitude, et même sans crime, me dispenser d'aller vers lui, car différer trop longtemps mon retour serait le faire mourir.

« Après cela, princesse, continua le prince, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne voulait pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurais pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi du Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. »

Le silence et l'émotion de la princesse montrèrent au prince qu'elle n'était pas indifférente aux sentiments qu'il venait de lui exprimer.

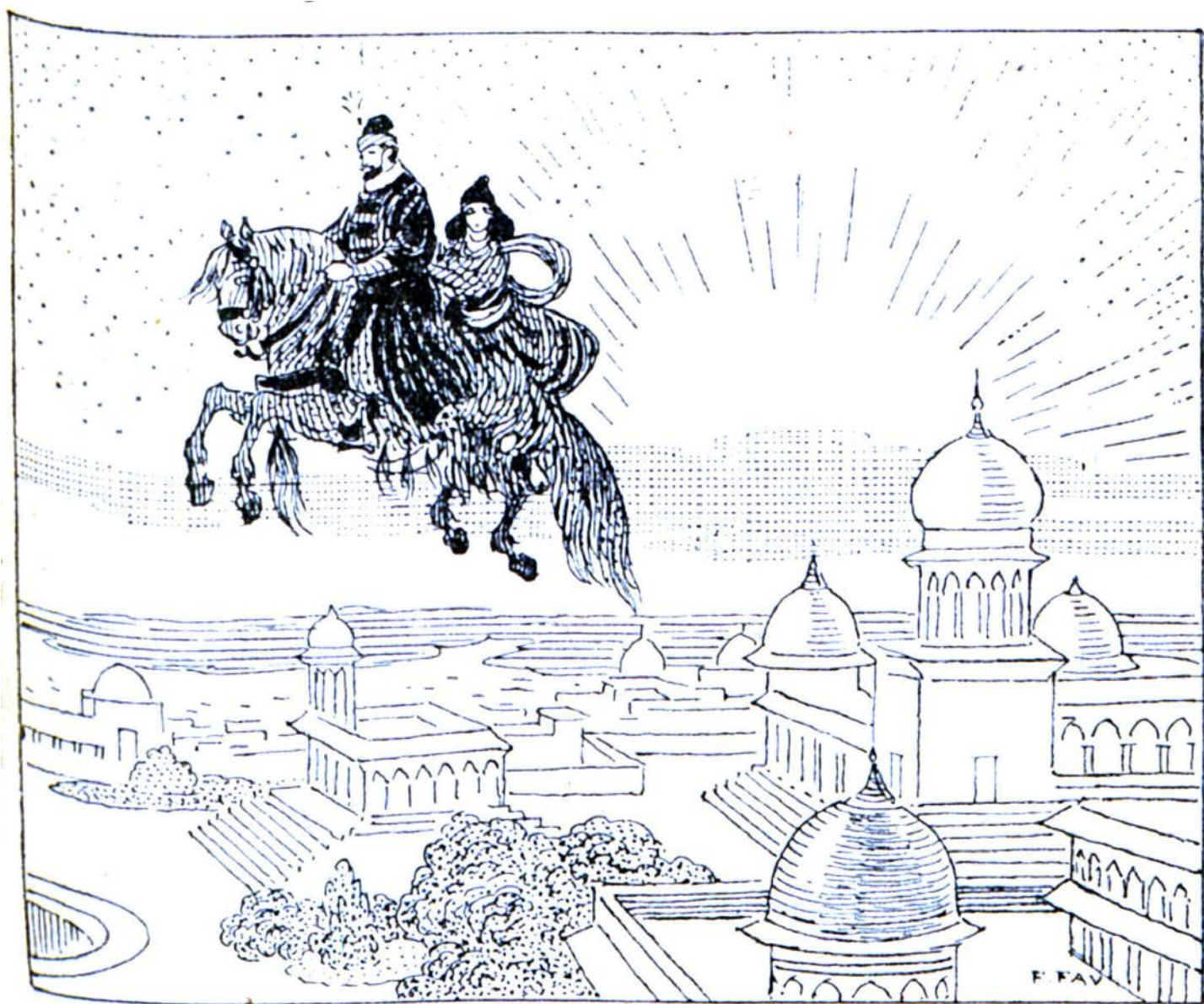
« Princesse, ajouta-t-il, mes paroles vous seront peut-être suspectes ; peut-être aussi, sur la permission que je vous demande d'aller retrouver le roi mon père, me vous au rang de ces hommes frivoles qui oublient leurs promesses dès qu'ils se sont éloignés. Mais, pour vous marquer la sincérité de mon cœur, j'oserais vous demander de vous emmener avec moi si je ne craignais que vous ne prissiez ma demande pour une offense. »

Le prince s'aperçut que la princesse avait rougi à ses dernières paroles, et que sans aucune marque de colère, elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre.

« Princesse, continua-t-il, ne doutez pas du bon accueil que vous fera mon père. Quant à ce qui regarde le roi du Bengale, après la tendresse et l'amitié qu'il a toujours eues pour vous, il faudrait qu'il fût l'ennemi de votre bonheur, s'il ne recevait avec bienveillance l'ambassade que le roi mon père lui enverrait pour obtenir l'approbation de notre mariage. »

La princesse de Bengale, les yeux baissés, hésita longtemps à répondre à ce discours du prince. Elle finit cependant par lui dire qu'elle n'avait pas de répugnance à l'accompagner en Perse et qu'elle y consentait. La seule objection qu'elle trouva fut que le prince manquât d'expérience pour gouverner le cheval et qu'elle craignait de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avait fait l'essai. Mais le prince Firouz Schah la délivra sans peine de cette crainte.

Le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour alors que tout le palais était encore enseveli dans un profond sommeil, elle se rendit sur la terrasse. Le prince, qui l'attendait, tourna le cheval du côté de la Perse. Il monte le premier, et quand la princesse se fut assise commodément derrière lui, il tourna la même cheville qu'il avait tournée dans la capitale de la Perse, et le cheval les enleva en l'air.



Le cheval fila avec sa rapidité ordinaire, et le prince Firouz Schah le gouverna de manière qu'environ en deux heures et demie il découvrit la capitale de la Perse.

Il n'alla pas descendre dans le palais du sultan, mais dans un palais de plaisance, peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, et lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étaient dus, il allait avertir le sultan son père de leur arrivée.

Il fit aussitôt seller un cheval, et partit pour le palais.

Dans le chemin et dans les rues de la ville par où il passa, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changeait sa tristesse en joie, après avoir désespéré de le revoir jamais depuis qu'il avait disparu.

Le sultan son père donnait audience quand il se présenta devant lui au milieu de son conseil, qui était tout habillé de deuil. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie et de tendresse, et lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien était devenu.

Cette demande donna lieu au prince de raconter au sultan son père l'embarras et le danger où il s'était trouvé après que le cheval l'eût enlevé dans l'air, de quelle manière il s'en était tiré, et comment il était arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale ; la bonne réception qu'elle lui avait faite, et enfin la complaisance qu'elle avait eue de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

« Et, sire, ajouta le prince, certain que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien. Elle attend dans un des palais de plaisance de Votre Majesté, où je l'ai laissée, et où je dois aller lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain. »

À ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père pour le fléchir ; mais le sultan l'en empêcha, le retint, et en l'embrassant une seconde fois :

« Mon fils, lui dit-il, non seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, mais je veux aller au-devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai, l'amener dans mon palais et célébrer ses noces dès aujourd'hui. »

Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il voulait faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât les habits de deuil et que les réjouissances commençassent ; il commanda aussi qu'on fit sortir l'Indien de prison et qu'on le lui amenât.



« Je m'étais assuré de ta personne, lui dit-il, afin que ta vie me répondît de celle du prince mon fils. Rends grâce à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va ; reprends ton cheval, et ne parais plus devant moi. »

Quand l'Indien fut hors de la présence du sultan, comme il avait appris de ceux qui étaient venus le délivrer que le prince Firouz Schah était de retour avec la princesse qu'il avait amenée avec lui sur le cheval enchanté, et que le sultan se disposait à aller la chercher pour la conduire au palais, il n'hésita pas à le devancer.

Sans perdre de temps il se rendit au palais de plaisance et, s'adressant au concierge, il dit qu'il venait de la part du sultan pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval, et la mener en l'air au sultan qui l'attend disait-il, pour donner ce spectacle à la cour et à la ville de Schiraz.

Le concierge hésita d'autant moins à ajouter foi à la parole de l'Indien qu'il le voyait en liberté, et la princesse n'eut pas été plus tôt prévenue qu'elle consentit à ce qu'on lui demandait.

L'Indien, ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvait à faire réussir son projet, monta le cheval, prit la princesse en croupe avec l'aide du concierge, tourna la cheville et aussitôt le cheval les enleva, la princesse et lui, au plus haut de l'air.

Au même moment, le sultan de Perse, suivi de sa cour, sortait de son palais. Quand il eut aperçu le ravisseur qui passait au-dessus de la ville pour le narguer, il le chargea de mille imprécations, avec ses courtisans et tous les témoins de cette méchanceté sans égale.

Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Schah, quand il vit que, sous ses propres yeux, l'Indien lui enlevait la princesse de Bengale qu'il aimait passionnément !



Quel parti prendre ? Retournera-t-il au palais de son père, se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, ou ira-t-il à la poursuite du ravisseur pour délivrer la princesse et le châtier comme il le mérite.

Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance. Le concierge se présente devant lui, les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accusant lui-même du crime qu'il croit avoir commis, et pour l'expiation duquel il est prêt donner sa vie.

« Lève-toi, lui dit le prince, je n'impute qu'à moi-même et à ma simplicité l'enlèvement de ma princesse. Se perdre de temps, va me chercher un habillement de derviche<sup>1</sup>, et garde-toi de dire que c'est pour moi. »

Le concierge alla dans un couvent voisin et – apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah.

Le prince s'en revêtit. Déguisé de la sorte, et muni, pour la dépense du voyage qu'il allait entreprendre, d'une boîte de perles et de diamants qu'il avait apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, incertain de la route qu'il devait prendre, mais résolu à ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé et ramené sa princesse.

Revenons à l'Indien. Il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois, près de la capitale du royaume de Cachemire. Comme il avait besoin de manger, il alla en quête de nourriture, laissant seule la princesse qui en profita pour appeler à son secours en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent, elle et l'Indien revenu à la hâte.

C'était le sultan du royaume qui, chassant en cet endroit, était accouru au bruit qu'il avait entendu. Il demanda à l'Indien qui il était, et qui était la dame qu'il voyait. L'Indien répondit avec impudence que c'était sa femme, et qu'il n'appartenait à personne de se mêler du différend qu'il avait avec elle.



1 Religieux musulman

« Qui que vous soyez, s'écria la princesse en s'adressant au sultan, ayez compassion d'une princesse, et n'ajoutez pas foi à un imposteur. Cet homme est un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perse, auquel j'étais destinée pour épouse, et qui m'a amenée ici sur le cheval enchanté que vous voyez. »

La princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au sultan de Cachemire qu'elle disait la vérité. Sa beauté, son air majestueux et ses larmes parlaient pour elle. Aussi le sultan, justement indigné de l'insolence de l'Indien, commanda sur-le-champ qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté immédiatement.



La princesse de Bengale, délivrée de la persécution de l'Indien, tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuse.

Elle se flattait que le sultan de Cachemire voudrait bien mettre le comble à sa générosité en la renvoyant au prince de Perse ; mais elle était bien éloignée de voir cette espérance réalisée.

En effet, le roi de Cachemire, frappé de sa beauté, avait résolu de l'épouser le lendemain, et il avait fait annoncer les réjouissances du mariage, dès la pointe du jour, par le son des tambours, des trompettes et autres instruments propres à inspirer la joie. La princesse ne pouvait connaître, la cause de ces concerts tumultueux. Aussi, lorsque le sultan fut venu lui-même et lui eut fait connaître que les fanfares qu'elle entendait étaient pour rendre leurs noces plus solennelles, se trouva-t-elle dans une consternation si grande qu'elle tomba évanouie.

Les femmes chargées de la servir accoururent à son secours, et le sultan lui-même s'employa pour la faire revenir ; mais elle demeura longtemps dans cet état avant de reprendre ses esprits. Elle les reprit enfin, et alors, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avait promise au prince Firouz Schah, elle prit le parti de feindre d'avoir perdu la raison.

Dès lors elle commença à dire des extravagances en présence du sultan ; elle se leva même pour se jeter sur lui. Le sultan en fut fort surpris et fort affligé, et, voyant qu'elle ne revenait pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes auxquelles il recommanda de prendre le plus grand soin de sa personne.

Le lendemain et les jours suivants, la princesse ayant continué ses discours extravagants, le sultan de Cachemire assembla les médecins de sa cour et leur demanda s'ils ne connaissaient pas de remèdes pour la guérison de cette maladie. Il ordonna aux esclaves de les introduire, l'un après l'autre, dans la chambre de la princesse.



La princesse, craignant que, si elle se laissait approcher et examiner par des médecins, le moins expérimenté ne vînt à connaître qu'elle était en bonne santé et que sa maladie n'était qu'une feinte,



entraîné, dès qu'il en paraissait un, dans de tels transports d'aversion et de colère qu'aucun d'eux n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quand le sultan de Cachemire vit que les médecins de la cour n'avaient rien fait pour la guérison de la princesse, il appela ceux de la capitale, puis ceux du royaume et même des États voisins, avec promesse d'une récompense magnifique à celui qui guérirait la malade.

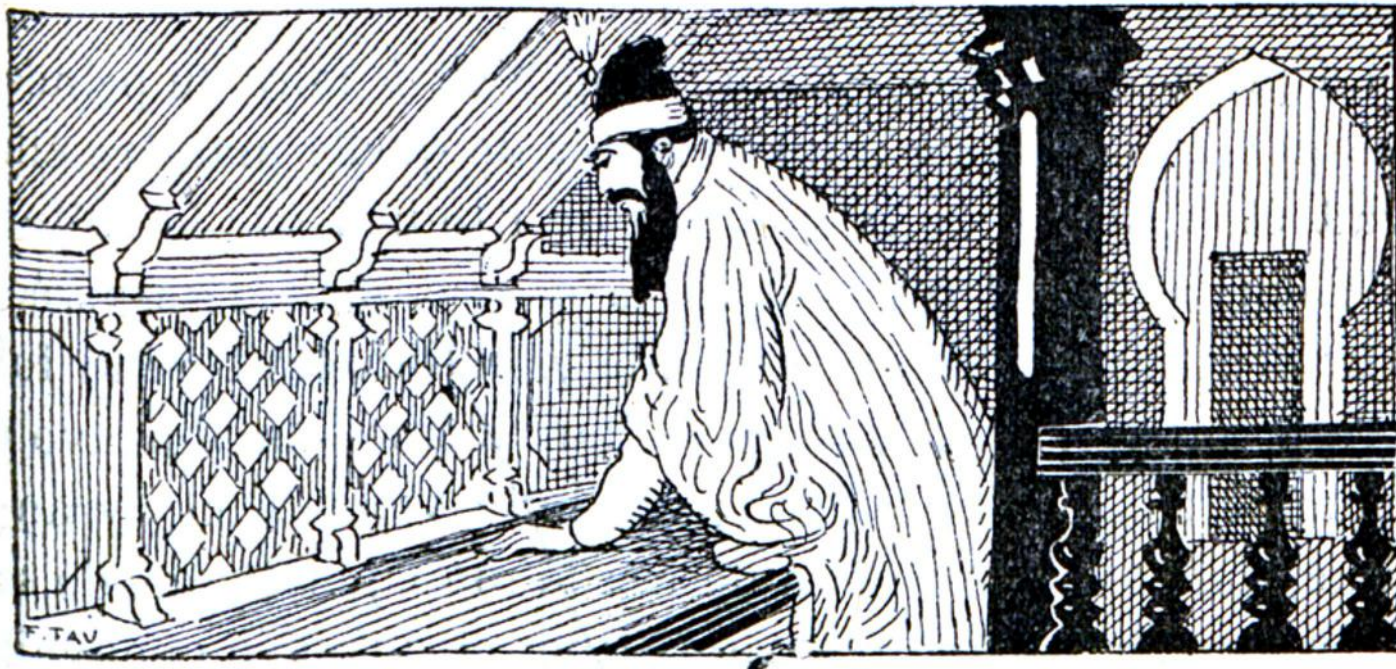
Ce fut peine perdue.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, déguisé sous l'habit de derviche, avait continué son voyage. Attentif aux nouvelles qu'on débitait dans chaque lieu où il passait, il arriva enfin dans une grande ville des Indes où l'on s'entretenait fort d'une princesse de Bengale à qui l'esprit avait tourné le jour même que le sultan de Cachemire avait fixé pour la célébration de son mariage avec elle.

Au nom de la princesse de Bengale, supposant que c'était celle qui faisait l'objet de son voyage, il prit la route du royaume de Cachemire. À son arrivée dans la capitale, il apprit l'histoire de la princesse, la mort de l'Indien qui l'avait amenée sur le cheval enchanté, et enfin la dépense inutile que le sultan avait faite pour la guérir.

Le prince de Perse, bien informé de toutes ces particularités, se fit faire, dès le lendemain, un habit de médecin, et avec ce déguisement et la longue barbe qu'il s'était laissée croître, il se présenta au sultan, lui assurant que par la vertu de quelques remèdes dont il avait le secret, il procurerait à la princesse la guérison que tant d'autres avant lui n'avaient pu lui donner.

Le sultan, sans perdre de temps en discours superflus, après lui avoir fait connaître que la princesse ne pouvait supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui aggravaient son mal, le conduisit dans un cabinet en soupente, d'où il pouvait la voir par une jalousie sans être vu.



Le prince Firouz Schah monta, et il aperçut son aimable princesse, assise négligemment, qui chantait, les larmes aux yeux, une chanson par laquelle elle déplorait sa malheureuse destinée qui la privait de celui qu'elle aimait si tendrement.

Attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, il n'eut pas besoin d'autres marques pour comprendre que sa maladie était feinte, et que c'était pour l'amour de lui qu'elle se trouvait dans cet état affligeant. Il descendit de sa cachette et, après avoir indiqué au sultan de quelle nature était

la maladie de la princesse, et qu'elle n'était pas incurable, il lui dit que pour obtenir sa guérison, il était nécessaire qu'il lui parlât en particulier et seul à seul.

Le sultan fit ouvrir la porte de la princesse, et le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paraître, elle se leva comme en furie, en le menaçant et en l'accablant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher, et, quand il fut assez près pour se faire entendre, il lui dit tout bas et d'un air respectueux :

« Princesse, je ne suis pas médecin. Reconnaissez, je vous en supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté. »



Au ton de voix et aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même temps, malgré la longue barbe du prince, la princesse se calma, et en un instant on vit paraître sur son visage la joie que procure la réalisation de ce qu'on désire le plus. La surprise agréable qu'elle éprouva lui ôta ta parole pour un moment, et permit au prince de lui raconter son désespoir, quand il avait vu l'Indien la ravir ; la résolution qu'il avait prise de tout abandonner pour la chercher en quelque endroit de la terre qu'elle pût être, et enfin son bonheur, après un voyage ennuyeux et pénible, de la retrouver dans le palais du sultan de Cachemire.

Quand il eut achevé, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui était arrivé depuis son enlèvement, afin de prendre des mesures pour ne pas la laisser plus longtemps sous la tyrannie du sultan de Cachemire.

La princesse n'avait pas un long récit à faire au prince, puisqu'elle n'avait qu'à lui raconter de quelle manière elle avait été délivrée de la violence de l'Indien par le sultan de Cachemire, qui revenait de la chasse, mais désespérée, le lendemain, par la décision que le sultan était venu lui faire connaître, de l'épouser le jour même sans lui avoir demandé son consentement ; conduite

violente et tyrannique, qui l'avait amenée à désirer la mort plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimait pas et qu'elle ne pouvait pas aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avait pas, en effet, autre chose à dire, lui demanda si elle savait ce que le cheval enchanté était devenu après la mort de l'Indien.

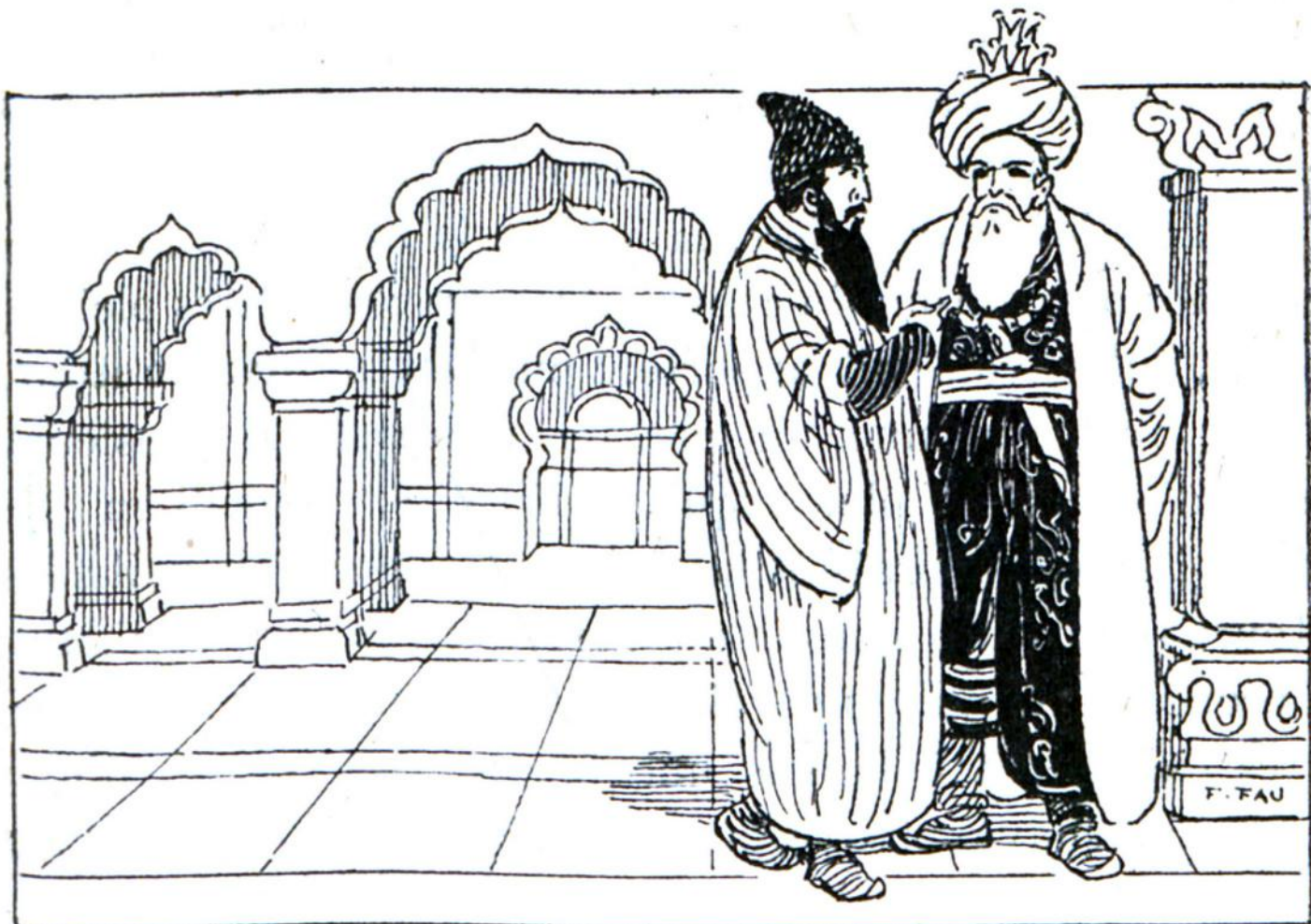
« J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné à ce sujet, mais il est à croire, après ce que je lui en ai dit, qu'il ne l'aura pas négligé. »

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Cachemire eût fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avait de s'en servir pour la ramener en Perse. Après être convenu avec elle des moyens qu'ils devaient prendre pour y réussir, afin que rien n'empêchât l'exécution, le prince de Perse se retira.

Le sultan de Cachemire fut enchanté quand le prince de Perse lui eût appris ce qu'il avait fait, dès la première visite, pour la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain, il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison était bien avancée.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il était ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite, et après l'avoir exhortée à donner toute sa confiance à un médecin si habile, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Bengale, qui avait accompagné le sultan de Cachemire, sortit avec lui de la chambre de la princesse ; en l'accompagnant, il lui demanda si, sans manquer au respect qui lui était dû, il pouvait savoir par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvait seule dans le royaume de Cachemire, si éloigné de son pays, comme s'il l'eût ignoré ; mais il le fit pour l'amener à parler du cheval enchanté et apprendre de sa bouche ce qu'il en avait fait.



Le sultan de Cachemire, qui ne pouvait pénétrer pour quel motif le prince de Perse lui faisait cette demande, ne lui en fit pas mystère ; il lui dit à peu près ce qu'il avait appris de la princesse de Bengale ; quant au cheval enchanté, il l'avait fait porter dans son trésor, comme une grande rareté, bien qu'il ignorât comment on pouvait s'en servir.

« Sire, reprit le faux médecin, la connaissance que Votre Majesté vient de me donner me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval, et que ce cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par certains parfums qui me sont connus. Si Votre Majesté veut en avoir le plaisir et donner un spectacle des plus surprenants à sa cour et au peuple de sa capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place, devant son palais, et qu'elle s'en remette à moi pour le reste ; je promets de faire voir à ses yeux et à toute l'assemblée, en très peu de moments, la princesse de Bengale aussi saine d'esprit et de corps qu'elle l'a jamais été de sa vie ; et, afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle mérite, il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les bijoux les plus précieux que Votre Majesté peut avoir. »

Le sultan de Cachemire eût fait des choses plus difficiles que celles que lui proposait le prince de Perse, pour arriver à la réalisation de ses désirs.

Le lendemain, le cheval enchanté fut tiré du trésor par son ordre, et posé de grand matin sur la place du palais. Le bruit se répandit bientôt, dans toute la ville, que quelque chose d'extraordinaire devait s'y passer, et l'on y accourut en foule. Les gardes du sultan y furent disposés pour empêcher le désordre, et pour laisser un grand vide autour du cheval.

Le sultan de Cachemire parut. Quand il eut pris place sur une estrade, environné des principaux seigneurs et officiers de sa cour, la princesse de Bengale, accompagnée de toute la troupe de femmes que le sultan lui avait assignées, s'approcha du cheval enchanté, et ses femmes l'aidèrent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans les deux étriers, la bride à la main, le faux médecin fit poser autour du cheval plusieurs cassolettes pleines de feu, qu'il avait fait apporter ; puis, en tournant autour, il jeta dans chacune un parfum composé de plusieurs sortes d'odeurs les plus exquises. Ensuite, recueilli en lui-même, les yeux baissés et la main appliquée sur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de prononcer certaines paroles ; et au moment où les cassolettes exhalaient à la fois une fumée fort épaisse, d'une odeur très suave, et que la princesse en était environnée de manière qu'on avait de la peine à la voir, ainsi que le cheval, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ, qu'il tourna, et au moment où le cheval les enlevait en l'air, lui et la princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le sultan lui-même les entendit :

*« Sultan de Cachemire, quand tu voudras épouser des princesses qui implorent la protection, apprends auparavant à avoir leur consentement. »*



Ce fut de la sorte que le prince de Perse délivra la princesse de Bengale, et la ramena le même jour, en peu de temps, à la capitale de Perse, où il alla mettre pied à terre, au milieu du palais, devant l'appartement du roi son père.

Le roi de Perse, émerveillé et ravi de ce retour inattendu, ne différa la solennité du mariage de son fils avec la princesse de Bengale qu'autant de temps qu'il en fallait pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, son premier soin fut de nommer et d'envoyer une ambassade solennelle au roi de Bengale pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé, et pour lui demander l'approbation et la ratification de l'alliance qu'il venait de contracter avec lui par ce mariage : ratification que le roi de Bengale, bien informé de toutes choses, se fit un honneur et un plaisir d'accorder.